

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, le 21 février 2018

Texte de référence : L. Giussani, Pourquoi l'Église, pp. 223-230.

- *Simple as this*
- *Noi non sappiamo chi era*

Gloire au Père

Veni Sancte Spiritus

Nous avons chanté : « J'ai été à la recherche..., j'ai été chercher..., j'ai essayé..., j'ai voyagé... mais tout ça m'a déçu... et je ne savais pas que la réponse pouvait être aussi simple ». C'est simple, comme ce qui est arrivé à Pierre, à Dismas ou à Paul. Don Giussani dit dans *Le sens religieux* que la vérité est quelque chose qu'on découvre à condition d'être attentif ; c'est tellement simple ! En participant à un lieu comme l'Église, nous aussi nous pouvons trouver ce que nous sommes en train de chercher. Mais « pour comprendre le fait chrétien [nous lisons dans le texte sur lequel nous avons travaillé pour ce soir] il faut continuellement se référer à la vie » (p. 226). C'est seulement dans la vie que le fait chrétien se révèle à nos yeux dans toute sa portée. Ainsi faisant, même les pages de ce chapitre, qui au début peuvent paraître abstraites, acquièrent une valeur inconnue, et ce qui nous paraissait abstrait devient significatif, comme l'écrit un ami qui n'a pas pu venir, puisqu'il habite loin d'ici : « La journée a commencé avec la découverte d'un oubli par rapport à une personne chère qui m'avait demandé de l'aide ». Cela a été le point de départ pour reprendre l'initiative : « Pris par le découragement, j'ai senti le besoin de reprendre les notes de la dernière École de communauté dans laquelle on disait que “seulement en participant à un lieu on est introduit à la vérité de nous-mêmes, à cette ‘vibration ineffable et totale’ qui me fait devenir moi-même” ». Lorsqu'on prend conscience de cela, « il y a deux voies : s'enfuir en pensant qu'au fond cet oubli n'est pas important, ou suivre » ce qu'on a rencontré. « Je reconnais donc que cette deuxième option est ce que je désire pour moi : suivre ce qui me fait sursauter ». Pourquoi ? Pour quelle raison ? « Parce que la deuxième option est la seule qui est en mesure de me remettre en mouvement dans les choses. Voilà alors que l'École de communauté devient l'instrument qui ponctuellement me rappelle un chemin, des visages sans lesquels parler du “Corps du Christ” n'aurait pas de sens, qui me rappellent qui je suis. Ainsi le magistère ordinaire devient une vie commune, la vie vécue dans “la fidélité à la vie de la communauté ecclésiale” qui éduque à reconnaître le Christ et donc à prêter attention » à ce qui se passe dans la vie. Et cela nous remet en mouvement. Pour cette raison, un dogme n'est plus perçu comme quelque chose d'abstrait, il peut être reconnu comme « un moyen à travers lequel le Christ touche même le dernier homme du monde, même un pauvre homme comme moi, pour me remettre un mouvement. C'est seulement quand on fait l'expérience de l'utilité de ce qui se passe dans la communauté chrétienne qu'on commence à percevoir la valeur de ce qui nous paraissait abstrait, sans intérêt, sans lien avec la vie. Mais il y a quelqu'un qui ne pense pas que les pages sur le magistère ordinaire et extraordinaire soient abstraites, n'est-ce pas ?

La question très intéressante et dramatique dont nous avons discuté dans cette période à l'École de communauté porte sur l'autorité. En discutant avec des amis, nous avons découvert que ce chapitre les irritait, il n'était pas utile à leur recherche personnelle de Dieu. Au contraire, l'Église en tant qu'autorité et hiérarchie (la bureaucratie, les lois, le Vatican) semble nuisible et empêche la rencontre avec le Christ. Les pages sur le magistère leur paraissaient un monument à cette Église de pouvoir qui n'a rien à voir avec le Christ et son Évangile. Donc nous avons décidé de demander ton aide sur ce point.

Un grand défi, pour commencer ! On ne rigole pas ici, parce que sinon ce dialogue n'aurait plus aucun intérêt ! Sans des questions de ce genre, quel serait l'intérêt de faire l'École de communauté ? Ce que nous disons ici est-il un obstacle ou une aide ?

Je commence à répondre à cette belle question en lisant le témoignage d'une personne qui atteste que la communauté chrétienne n'est pas un obstacle à la recherche de Dieu, mais que c'est ce qui la fait démarrer et permet de faire un parcours de recherche, librement : « Très cher Julián, j'ai 58 ans et je connais le mouvement depuis 1978. Au lycée, mes meilleurs amis étaient du mouvement. Je passais des heures avec eux, je me référais à eux pour beaucoup d'aspects de ma vie, mais je refusais la structure, les règles, je me vantais de mon indépendance. Le prêtre du mouvement m'avait vue, me saluait toujours avec un sourire total, sans aucune exigence. Je jouissais de ce bien, mais je restais à l'écart, je ne voulais aucune étiquette ni aucune obligation. Pendant les années de l'université, j'ai perdu de vue ces amis, mais je les ai retrouvés plus tard et parmi eux j'ai retrouvé aussi un camarade du lycée qui est devenu mon mari. Il appartenait au mouvement, mais moi j'ai décidé que c'était une affaire à lui, je ne voulais pas y entrer. Les rares fois qu'en ce temps-là (c'était les années 90) j'ai participé à une École de communauté, je suis toujours rentrée à la maison déçue et attristée, parce que je me heurtais à la prétention de beaucoup de gens d'affirmer leur supériorité par rapport aux autres et à l'autocélébration, qui m'a toujours agacée. Pendant mon adolescence, j'avais connu d'autres groupes, et je n'ai jamais pensé que le mouvement pouvait être le meilleur chemin pour tout le monde. Pendant les vingt-huit ans de mon mariage, j'ai fréquenté beaucoup d'amis de mon mari et j'ai fait expérience d'une aide concrète à ma vie. Ils ne m'ont jamais regardée avec la prétention de me convertir, ils m'ont offert leur amitié et j'ai ouvert volontiers ma maison pour leurs rencontres, j'ai accepté de passer les vacances avec eux. Je me suis impliquée petit à petit, mais toujours avec le réflexe initial de me défendre de toute étiquette et de toute "définition" qui pouvait en quelque sorte nuire à la rencontre avec d'autres personnes qui sont pour moi des amis, des collègues que je n'ai jamais réputé inférieurs ou moins importants que les personnes du mouvement. Au fil des années, j'ai maintenu la conviction que l'autre, n'importe quel "autre", est un bien, un mystère, un don pour ma vie. Mais cette disponibilité à l'autre, que j'ai toujours considéré comme l'un de mes points forts, est devenue un rappel pour moi-même. Qu'est-ce qui m'a toujours empêché de m'inscrire à la Fraternité ? La prétention, en fin du compte, d'être meilleure que les autres, l'orgueil et l'illusion de me sentir plus libre et plus indépendante. Mais de fait je cherche les amis du mouvement, je cherche tes textes, j'écoute et je chante vos chansons, je participe aux gestes que vous proposez, je lis les livres que vous proposez, et puis... je refuse de dire oui. Oui, je le dis. J'ai besoin moi aussi d'un lieu qui m'aide à grandir, j'ai besoin moi aussi de céder à un bien que j'ai rencontré et de me laisser guider, confiant dans le centuple promis. Le centuple, je ne l'obtiens pas en me protégeant, en ayant peur de ce que les autres pourraient demander à ma vie. Je veux apprendre à m'abandonner, parce que le Christ avec moi a toujours eu une patience infinie. Il aura ri de tous mes allers-retours. Je l'éloignais et Il savait toujours comment me reconquérir. Je demande donc l'inscription la Fraternité. Je ne vois pas tout clair, mais je ne veux plus fuir le bien que j'ai reçu dans ce lieu, et pour rester attachée au Christ j'ai besoin de visages et d'un lieu. Ils sont déjà proches, ce qui manque est mon "oui", mon abandon à ce que j'ai déjà vu ».

Nous voyons que cette personne a pris tout l'espace de sa liberté – sans que personne ne l'oblige à faire quoi que ce soit – pour faire un parcours qui l'a amenée à percevoir comme pertinent à sa vie ce qu'avant elle refusait. Cette difficulté, le fait que le dogme ou l'autorité peuvent devenir un obstacle, a déjà été abordée par don Giussani dans le texte de l'École de communauté. Celui qui perçoit le dogme comme quelque chose de « dictatorial » qui empêche la démarche de la raison et de la liberté, probablement n'a pas saisi la méthode avec laquelle l'Église arrive à la proclamation d'un dogme, qui est « la formulation définitive d'une prise de conscience de la vérité dont l'Église est dépositaire » (p. 226). Don Giussani donne un exemple qui peut aider à comprendre comment l'Église arrive à la définition d'un dogme : « Cela ressemble aux expériences les plus ordinaires de la vie. À cinq ou à dix ans, chacun de nous avait une attitude personnelle face à la vie, par rapport à certaines circonstances de l'existence, qui reflétait déjà sa personnalité ; toutefois, au fur et à mesure qu'on grandit, certaines idées, toujours à l'intérieur de

l'expression unitaire d'une personnalité, subissent des inflexions expressives. Il en est ainsi dans l'histoire de l'Église » (p. 266). Dans notre expérience, nous arrivons à une certaine clarté au fur et à mesure, en prenant conscience de choses qui n'étaient pas assimilées ; dans l'histoire de l'Église on voit exactement le même processus. Si on le nie dans l'histoire de l'Église, on devrait le nier également dans sa propre expérience. Voilà pourquoi, parfois, pour nous aider à comprendre ce qui nous cause des difficultés dans la vie de l'Église, il faut se référer à notre expérience de la vie : « Au fur et à mesure que le temps passe, sous le choc des circonstances et la provocation des événements, elle prend toujours plus conscience d'elle-même » (p. 266), c'est-à-dire de quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Et cela n'est pas contre la raison ou contre la liberté, ce n'est pas quelque chose de dictatorial ; en fait, quand on arrive au fur et à mesure à cette clarté, on désire toujours plus trouver quelque chose qui puisse nous aider à vivre. Donc, comme l'Église est une vie, c'est seulement en participant à cette vie, comme l'a fait cette personne, qu'on peut parvenir à une clarté par rapport à ce qu'elle proclame.

Mais cela nous introduit à une question encore plus radicale, c'est-à-dire à l'objection soulevée par Nietzsche, selon lequel le fait de croire et d'accepter ce que nous propose l'Église serait en opposition avec la dynamique de la recherche. Cette question est abordée dans l'encyclique *Lumen fidei*, écrite à quatre mains par le pape Benoît XVI et le pape François : « En parlant de cette lumière de la foi, nous pouvons entendre l'objection de tant de nos contemporains. À l'époque moderne on a pensé qu'une telle lumière était suffisante pour les sociétés anciennes, mais qu'elle ne servirait pas dans les temps nouveaux, pour l'homme devenu adulte, fier de sa raison, désireux d'explorer l'avenir de façon nouvelle. En ce sens, la foi apparaissait comme une lumière illusoire qui empêchait [tout le problème est là !] l'homme de cultiver l'audace du savoir [c'était le slogan du Siècle des Lumières : *sapere aude*, avoir le courage, l'audace du savoir]. Le jeune Nietzsche invitait sa sœur Élisabeth à se risquer, en parcourant "de nouveaux chemins (...) dans l'incertitude de l'avancée autonome". Et il ajoutait : "À ce point les chemins de l'humanité se séparent : si tu veux atteindre la paix de l'âme et le bonheur, aie donc la foi, mais si tu veux être un disciple de la vérité, alors cherche" ». Voici la phrase qui fait l'objet du commentaire du pape, selon laquelle le fait de croire s'opposerait au fait de chercher : « À partir de là, Nietzsche reprochera au christianisme d'avoir amoindri la portée de l'existence humaine, en enlevant à la vie la nouveauté et l'aventure. La foi serait alors comme une illusion de lumière qui empêcherait notre cheminement d'hommes libres vers l'avenir. Dans ce processus, la foi a fini par être associée à l'obscurité. On a pensé pouvoir la conserver, trouver pour elle un espace pour la faire cohabiter avec la lumière de la raison. L'espace pour la foi s'ouvrait là où la raison ne pouvait pas éclairer, là où l'homme ne pouvait plus avoir de certitudes. Alors la foi a été comprise comme un saut dans le vide que nous accomplissons par manque de lumière, poussés par un sentiment aveugle ; ou comme une lumière subjective, capable peut-être de réchauffer le cœur, d'apporter une [certaine] consolation privée, mais qui ne peut se proposer aux autres comme lumière objective et commune pour éclairer le chemin. Peu à peu, cependant, on a vu que la lumière de la raison autonome ne réussissait pas à éclairer assez l'avenir ; elle reste en fin de compte dans son obscurité et laisse l'homme dans la peur de l'inconnu. Ainsi [de manière paradoxale] l'homme a-t-il renoncé à la recherche [c'est le contraire de ce qu'on pensait : ce n'était pas la foi qui empêchait la recherche, au contraire le manque de foi a bloqué la recherche] d'une grande lumière, d'une grande vérité, pour se contenter des petites lumières qui éclairent l'immédiat, mais qui sont incapables de montrer la route. Quand manque la lumière, tout devient confus, il est impossible de distinguer le bien du mal, la route qui conduit à destination de la route qui nous fait tourner en rond, sans direction » (lettre encyclique *Lumen fidei*, nn. 2-3).

En fait, seul quelqu'un qui a trouvé, comme saint Paul, peut dire : « Oubliant ce qui est en arrière, et lancé vers l'avant, je cours vers le but » (cf. Phil 3,13-14) ; il peut le dire précisément à cause de ce qu'il a rencontré. Maintenant nous devons vérifier si le fait de participer à ce lieu qui est l'Église, si le travail sur l'École de communauté nous a fait marcher ou nous a bloqués, en abordant les circonstances que nous devons aborder.

En relisant l'École de communauté je me suis rendu compte que j'ai fait un petit pas dans la conscience. C'est vrai que dans l'Église (je ne sais pas si c'est juste, mais je dirais même dans le mouvement) tout n'est pas un dogme, mais c'est intéressant de tout vivre à la lumière de la fonction pédagogique de l'Église, de sa tâche éducative, selon laquelle le fait de proclamer un dogme a comme horizon la mission qu'elle doit accomplir « dans le cadre de la grande éducation de l'homme à Jésus Christ ». J'ai commencé en me demandant – en ces jours très intenses et très chargés de provocations – s'il pouvait y avoir dans un texte qui parle du magistère ordinaire et extraordinaire des suggestions pour la vie, mais je posais cette question avec le préjugé que, au fond, ce seraient des suggestions un peu abstraites et que les critères pour regarder et observer ce que je dois vivre auraient dû venir d'ailleurs ! Qu'y a-t-il à voir, par exemple, entre tout cela et le fait mystérieux qu'un élève de quinze ans, vendredi passé, après deux ans de maladie, a achevé sa vie dans une manière qu'on espérait différente ? Ou qu'est-ce que le magistère extraordinaire a-t-il à voir avec les élections ? Et après j'ai été touchée par deux remarques que tu as faites. La première pendant une diaconie de la Lombardie, lorsque tu as dit que notre appartenance à l'Église, le fait de baigner dans ce « magistère ordinaire » fait naître tout ce que nous sommes en train de voir – et que moi-même je vois – : des initiatives de dialogue, le travail pour comprendre ce qui est en jeu, des amis qui n'évitent pas les questions dans la tentative de comprendre ce qu'est vraiment le bien commun ; le profit que nous voyons, disais-tu, est la croissance de notre moi, c'est-à-dire la naissance d'une créature nouvelle. Et la deuxième chose est ce que tu as dit quand on t'a interviewé après l'audience avec le pape : on t'a demandé qu'elle était à ton avis la nouveauté dans le magistère du pape François, et tu as répondu que « sa plus grande contribution est celle de nous rendre conscients de ce changement d'époque qui lance un défi à chacun de nous : celui de voir dans quelles formes concrètes l'Église fait face aujourd'hui au monde et aux défis qui nous concernent tous ». Immédiatement ces observations m'ont ramenée au travail de l'École de communauté. J'ai compris ce point important : ce qui élimine l'abstraction c'est justement l'expérience de l'Église que tu as décrite, comme on lit dans le texte : « C'est si facile de l'oublier, l'Église est une vie. C'est la vie de Quelqu'Un [...] qui se développe au cours du temps, au sein de l'organicité vivante de son peuple. L'Église est donc une vie qui, avec le temps, prend toujours plus conscience d'elle-même » (p. 226). Ces mots m'ont immédiatement remise devant tout ce que j'ai vu pendant ces dernières semaines, mais dont je n'avais pas pris conscience. Par rapport à la mort de mon élève, je ne pouvais pas séparer ce fait du fait d'avoir vu sa mère, une mère qui, face à la mort de son fils, a rassuré le médecin – qui lui avait confessé être jaloux au niveau humain d'avoir vu une maman vivre une épreuve si grande qui pour lui en tant que médecin était uniquement une défaite – en lui disant : « Pour nous cette mort n'est pas une défaite. Mon fils est au paradis et nous sommes comme cela grâce à l'histoire à laquelle nous appartenons ». Autrement dit : nous sommes le fruit d'une vie éduquée dans l'Église. La deuxième chose que j'ai comprise comme fruit de cette fonction pédagogique, c'est que le fait de dire : « Voilà, c'est une certitude définitive » (comme lorsqu'on proclame un dogme), par exemple par rapport aux élections, qui ne vient pas du fait que tout est clair ou qu'on est sûr de la stratégie, mais du fait qu'en baignant dans l'Église, comme tu le rappellais, « au fur et à mesure que le temps passe, sous le choc des circonstances et la provocation des événements, [on] prend toujours plus conscience de [soi-même], dans la certitude conférée par l'adhésion à l'autorité » (p. 266). Cela est une certitude définitive. Je suis reconnaissante parce que je m'adresse avec obéissance à ton autorité et que je regarde tous les amis qui se laissent défier chaque jour par cet instrument extraordinaire pour découvrir la vérité de moi-même dans ce qui est ordinaire.

Comme nous le voyons, chacun fait la vérification dans la réalité, face aux défis de la vie et non pas dans nos propres pensées. Face à un étudiant qui meurt si jeune, face au défi des élections, on voit bien si le fait d'appartenir à la communauté chrétienne nous épargne le chemin ou bien nous met en recherche, pour comprendre. Parce que ceux qui n'ont rien à regarder se bloquent devant le noir de la mort ; mais ceux qui appartiennent à un lieu qui leur ouvre l'horizon de la raison ne se contentent pas d'une consolation sentimentale, mais commencent à comprendre la portée de ce que leur est dit. On commence

à comprendre par exemple que le dogme de l'Assomption défie notre raison, parce que cela signifie que la valeur de la vie n'est pas la réussite, n'est pas ce que nous avons en tête, la valeur de la vie consiste dans le fait d'être destinés à la victoire dont la Vierge a déjà fait expérience. Pour cette raison nous pouvons regarder notre étudiant, notre ami, avec les mêmes yeux que sa mère. N'enfermons pas la raison dans l'armoire ! Nous pouvons regarder même la mort avec cette conscience, et alors tout devient une provocation qui fait démarrer notre recherche. Maintenant nous allons le voir par rapport à l'autre provocation : les élections. Le point de départ pour pouvoir comprendre la portée de ce que nous vivons est le manque de confiance que nous constatons par rapport aux élections. Ce manque de confiance, qui peut être aussi le nôtre, dépend du fait que nous appartenons à l'Église ?

Quelle affaire, cette période !

« Quelle affaire, cette période ! »

J'étais beaucoup déconcertée par ta proposition de travail pour vérifier la foi dans les gestes de charité, mais cette fois j'étais mise clairement KO. Comment peut-on vérifier la foi par rapport à notre manière d'aborder les élections ?

On ne vit pas dans les nuages, comme certains le pensent !

Je n'ai jamais pris autant au sérieux le travail sur les élections. J'ai commencé à étudier tous les textes qui avaient été suggérés pour approfondir, pour connaître.

Donc, la foi t'a fait étudier pour connaître ou t'a fait penser que tu savais déjà tout ? Les objections qui surgissent en nous, nous devons les vérifier dans l'expérience : la foi ne t'a pas bloqué au « je sais déjà », mais elle a fait démarrer ta raison, ton désir de comprendre.

Ç'a été pour moi une opportunité exceptionnelle. Qui aurait pu l'imaginer ?

Parfait ! « Qui aurait pu l'imaginer ? »

La chose la plus belle a été de voir beaucoup de personnes autour de moi qui ont commencé à travailler, un travail sérieux à partir de leur expérience : certains sont partis du rapport avec les enfants, d'autres des exigences du travail, dans une comparaison continuelle. Bref, cette proposition a engendré un véritable tumulte sur un thème, une occasion que beaucoup d'entre nous, et moi la première, avaient toujours désiré voir passer rapidement, on avait hâte de voir quelqu'un prendre position pour pouvoir le suivre. La démarche personnelle que cette provocation a engendrée, c'est le spectacle de la génération d'un moi nouveau, désireux d'être protagoniste maintenant. Tout ce remuement a engendré, à partir du travail sur l'école de communauté, le désir de se trouver avec d'autres personnes pour discuter des élections, non pas à l'initiative « habituelle » d'un responsable, mais à partir d'une exigence personnelle de vérifier ce chemin, pour pouvoir prendre conscience du chemin qu'on fait dans ce lieu qui suit l'histoire et notre histoire personnelle qui s'appelle « Église ». Je suis émue et reconnaissante pour cette démarche totalement inattendue.

Vous voyez ? Face aux élections, nous pouvons vérifier si celui qui a rencontré quelque chose pour vivre continue à chercher ou s'il ne cherche plus, et dans ce cas la méfiance gagne. C'est par rapport à cette méfiance qu'il faut vérifier notre foi. Comme le cardinal Bassetti nous l'a rappelé : « En tant qu'évêques, nous nous unissons avant tout à l'appel du chef de l'État qui invite à dépasser toute méfiance et toute désaffection [l'Église invite à ne pas se laisser aller à la première réaction, comme cela arrive souvent] pour participer aux élections avec un sens de responsabilité par rapport à la communauté nationale ». L'Église, en tant que réalité sociale, historique, nous invite à « une réelle collaboration dans le service du bien commun ». La première contribution que l'Église nous donne – à nous qui pouvons désirer avec tout notre cœur que les élections puissent passer le plus rapidement possible – est de nous remettre en mouvement. Sans un lieu qui nous éduque à cette prise d'initiative, sans faire un chemin, on peut se contenter de ce qu'on a, et dans ce cas la méfiance gagne.

Pendant que je lisais l'École de communauté il s'est passé quelque chose. Je dis tout d'abord que depuis quelques semaines j'ai changé de travail et le contact avec les nouveaux collègues a été difficile ; je n'aime pas beaucoup leur manière de travailler et cela m'a fait ériger un mur contre eux. Ces derniers jours, je me suis rendu compte que j'allais travailler en pensant qu'après un certain nombre d'heures j'aurais fini mon service, et surtout je me suis rendu compte que j'étais bien, j'étais tranquille dans cette position. Mais au fond j'avais déjà l'intuition que quelque chose n'allait pas dans cette dynamique parce que dans mon histoire je ne me suis jamais contentée de vivre comme ça, mais j'étais bloquée sur ce point.

Vous voyez bien que nous commençons à comprendre les choses à partir de notre expérience quotidienne ? Pourquoi tu ne peux pas te contenter de vivre de cette manière ? Parce que, tu dis, « dans mon histoire je ne me suis jamais contentée de vivre comme ça ». Il n'est pas question d'arrêter de chercher, ton histoire est précisément ce qui t'empêche d'arrêter de chercher.

Puis il y a eu deux faits. À cause d'un certain événement, j'ai vu émerger mes défauts habituels, et cela a fait renaître la question : est-ce que je vais bien comme ça ? Ensuite il y a eu le dialogue avec une amie qui m'a demandé ce que j'étais en train de découvrir dans le rapport avec mon ami. Ces deux questions m'ont mise au pied du mur, parce que je me suis retrouvée un peu vide. Après quelques heures, j'ai décidé de lire l'École de communauté et je me suis rendu compte de ce qui s'était passé. Ces deux questions dérangeantes m'avaient redonné la pauvreté dont on parlait à la dernière École de communauté, elles m'ont fait recommencer à regarder mon désir et j'ai dû admettre qu'il y avait un écart, c'est-à-dire qu'il y avait quelque chose qui me manquait, au point que j'ai repris en main le texte de l'École de communauté. J'ai été très touchée par ce qui s'est passé ensuite : je devais voir une amie, mais je n'avais pas l'intention d'être vrai avec elle ou de lui demander ce qu'elle était en train de découvrir, mais après ce qui s'était passé, j'ai été la voir en étant plus pauvre, avec tout mon besoin de la rencontrer et de savoir comment elle était en train de connaître mieux Jésus.

Seul un lieu comme la communauté chrétienne peut éveiller constamment l'envie de bouger, de prendre au sérieux les questions que la vie fait naître. C'est le contraire d'un lieu où l'on vit tout de manière banale, sans questions et sans recherche ! Celui-ci est le lieu qui fait surgir les questions. Quelles autres questions avons-nous identifiées dans cette période ?

Une question persistante qui me met au travail concerne le concept de « bien commun » dont a parlé le pape à Cesena : qu'a-t-il à voir, ce bien commun, avec le fait d'être à l'école, en famille, avec le fait de faire les courses ou d'avoir la grippe ? Ces deux mots ont d'abord suscité une correspondance en moi, mais ensuite je les ai perçus de plus en plus comme abstraits, alors que je reconnaissais une plus grande familiarité avec le mot « subsidiarité » dans lequel je reconnais les traits de mon expérience et qui pour moi décrit mieux la dynamique de la charité ; oui, parce pour moi le mot « bien commun » reste ambigu. Au fond ce que je désire pour moi, c'est l'expérience humaine de Jésus telle qu'elle m'a été redite par ces mots à la messe : « Il s'est offert librement lui-même ». C'est cette position que je voudrais pour moi, rien de moins. Et cette ardeur de charité qui naît dans mon cœur ne m'appartient pas, me fait aller vers ceux que je rencontre, et mon désir de bien s'adresse tout d'abord à ceux avec qui j'entre en rapport. Je n'arrive pas à comprendre le bien commun en tant que valeur universelle capable de générer une dynamique de charité, il me semble que cela cache un certain nombre de dangers. Aide-moi à comprendre afin que je puisse vivre le pas que tu nous demandes.

Mais cette ardeur de charité qui te fait aller vers l'autre, ce désir de bien dont tu fais l'expérience, n'est-il pas le bien commun ? Tu te mets en mouvement pour un bien que tu partages avec l'autre. Tu trouves en toi un élan vers le haut, et dans cette expérience tu découvres comment cet élan peut devenir un bien pour l'autre ; et alors le mot « bien commun » cesse d'être abstrait et devient quelque chose de concret pour toi et pour l'autre.

J'enseigne la littérature dans un lycée classique. Quand j'ai lu les tracts de CL de la Compagnie des œuvres sur les élections, chaque affirmation qu'on faisait me paraissait éloignée de mon expérience parce que je ne suis pas impliquée dans l'activité politique, au contraire, je m'en sens assez éloignée, mais il y a une question qui continue de retentir en moi : comment faire pour ne pas rester à la fenêtre ? Comment pouvoir faire face à une réalité importante comme les élections ? Le fait de ne pas avoir reçu une indication de vote de la part du mouvement m'a obligé à prêter attention à ce qui se passait autour de moi. Ainsi nous avons invité à notre groupe de fraternité un jeune homme de notre ville qui est engagé dans le conseil de quartier et qui vit la politique comme une chose importante et pas secondaire, pour lui faire raconter son expérience. Il a raconté comment il a toujours eu à cœur le bien des personnes en partant de besoins qu'il voyait, au point de se mettre à déblayer la neige si c'était nécessaire, ou de faire une inspection dans toutes les rues du quartier pour préparer un compte-rendu sur les réverbères qui ne fonctionnaient pas. Malgré le fait que le parti ait éliminé sa signature en la remplaçant avec son tampon, il était content quand même, parce que les réverbères ont été réparés et qu'on a répondu aux besoins des personnes. Il a aussi raconté que lors d'un congrès diocésain dans lequel il y avait un groupe de travail sur la politique, il a connu d'autres gens de différents partis, mais qui voyaient la politique de sa manière à lui, c'est-à-dire comme un service ; ainsi, après le congrès, il a cherché une de ces personnes et puis d'autres, et à partir de là il a constitué un groupe de personnes impliquées dans la politique qui se rencontrent mensuellement pour ne pas travailler seules. Moi, face à ces exemples, je me suis dit que cette manière d'aborder les choses est la même que je vis en tant qu'enseignante dans mon école. Nous nous retrouvons régulièrement avec d'autres enseignants pour mettre à thème les besoins qu'on voit dans l'école, les relations avec les étudiants, avec les collègues, avec le directeur, pour nous raconter ce qui se passe, pour discuter en partant d'un intérêt et d'un besoin communs. Nous étions peu nombreux au début, mais notre nombre a augmenté progressivement parce que mon besoin est en réalité le besoin de tout le monde. Voilà ma manière d'agir au niveau « politique », au sens étymologique, là où je suis. C'est vrai ! C'est ta manière de t'intéresser à la polis. C'est nous qui avons réduit tout cela uniquement à la participation aux élections.

Cela m'a donné plus de clarté par rapport au vote parce que je veux soutenir ces jeunes candidats qui traitent la vie à partir des mêmes critères et des mêmes besoins que les miens. Je te remercie pour le travail personnel que tu m'as fait faire et qui restera même après les élections : une conscience toujours plus grande de ma présence dans la réalité.

Voici le résultat du travail que nous avons proposé de faire : face à quelque chose qu'au début tu sentais éloignée de ton expérience, tu as ressenti le contrecoup et tu n'as pas pu rester à la fenêtre, comme dit le pape. Tout ce que tu as raconté naît précisément du fait d'appartenir à un lieu qui te met en mouvement à l'école, face aux besoins des étudiants, comme il a mis en mouvement cet ami qui cherchait d'autres personnes qui pouvaient partager le même intérêt pour la politique en tant que service. Il n'est pas question de se renfermer dans l'individualisme parce qu'il y a des « je » qui commencent à générer immédiatement des lieux, des groupes où ce « mouvement » continue de se produire, ils étaient peu nombreux mais ils commencent à augmenter. Mais qu'est-ce que cette appartenance à la communauté chrétienne éveille dans le sujet ?

En partant de l'invitation du pape à travailler tous ensemble pour le bien commun de notre pays, j'ai ressenti l'urgence de dire à tout le monde la nouveauté du regard...

Regardez ! Ne perdez pas ce point : « J'ai ressenti l'urgence » : chacun a été mis en mouvement par quelque chose, personne n'est resté bloqué.

... que mon expérience de foi m'a donnée ces dernières années. Sous la pression de cette urgence, je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire une lettre à un journal. J'en lis quelques passages : depuis quelque temps on voit s'imposer l'idée que le seul instrument par lequel nous, les citoyens, pouvons contribuer à la construction du bien commun serait la délégation politique à nos représentants élus...

La politique réduite à une délégation aux autres.

...comme si à ce niveau les autres expressions de notre personne, comme le travail, la famille, le temps libre etc. étaient de fait des choses insignifiantes, négligeables. Il s'agit pourtant d'un jugement totalement partiel. Est-ce qu'on pense vraiment que notre contribution au bien commun en tant que citoyens peut se réduire à mettre une petite croix sur un bulletin de vote tous les cinq ans ? Bien entendu, je ne veux pas dire que le moment des élections ne soit pas important, mais il s'agit uniquement d'une petite partie de la contribution beaucoup plus large que je peux donner en tant qu'homme au bien commun de mon pays. Je pense en effet que ma contribution à l'histoire du peuple auquel j'appartiens s'exprime de manière plus importante par l'intensité et la passion idéale avec laquelle j'essaie de vivre à tout instant mon travail, mes amitiés, mon engagement social, mon temps libre, ma famille et tout ce que le bon Dieu me donne à vivre avec mes frères les hommes ». Pour faire cela je n'ai eu besoin d'aucun effort, j'ai tout simplement suivi les désirs qui avaient surgi dans mon cœur face aux élections, grâce à l'expérience de foi à laquelle j'ai la grâce de participer.

Comme nous le voyons, ces interventions, l'une après l'autre, démontrent que le fait d'avoir trouvé ce que l'on cherche ne bloque pas la recherche, mais la remet en mouvement ; cela est évident. L'expérience de foi non seulement ne bloque pas la recherche, mais l'exalte. C'est la première contribution que l'Église donne à notre vie : elle nous offre la possibilité d'appartenir à un lieu qui constamment nous permet de nous intéresser, chacun de nous, à des choses que nous estimions abstraites par rapport au bien commun.

Jeudi passé, j'ai été à une rencontre avec un politicien et pour la première fois dans ma vie je me suis posé des questions sur la politique et sur d'autres choses...

« Je me suis posé des questions » : ce n'était pas tout clair dès le début.

...et je t'en pose quelques-unes. Dans un moment historique comme le nôtre, où tout semble si fragmentaire, en quoi consiste l'unité des chrétiens ? Où puis-je la voir dans les choix politiques ? Qu'est-ce que signifie pour toi le fait d'être notre père ? Quel est le critère qui me permet de reconnaître qui est pour moi un vrai guide ? Après la rencontre de jeudi, j'ai décidé de demander à un garçon que je connais, pour lequel j'ai de l'estime et qui en sait plus que moi, ce qu'il pensait de mes questions. J'ai vu qu'il était plus préoccupé d'attaquer ce politicien – il faut dire que moi je n'étais pas d'accord non plus sur tout ce qu'il avait dit –, de défendre une position, et surtout j'ai vu qu'il me regardait avec un certain préjugé parce que j'avais été à cette rencontre, mais je n'avais pas encore lu les textes qu'on nous avait suggérés, parmi lesquels celui du pape. Après ce dialogue, je n'étais pas sereine, parce que j'étais touchée par le fait que, même si j'étais d'accord avec à peu près tout ce qu'il disait, je ne me sentais pas regardée dans ma totalité, et je ressentais en moi uniquement le scandale de ne pas avoir fait « ce que j'aurais dû faire » pour être une bonne chrétienne, une bonne adhérente au mouvement.

Immédiatement après, j'ai rencontré un autre ami auquel j'ai raconté ce qui m'avait dit l'ami précédent (sans parler du scandale qu'il avait suscité en moi). Il m'a simplement dit : « C'est beau que tu aies ces questions, parce que ce n'est pas quelque chose d'acquis ! ». J'ai été très frappée parce que, plutôt que regarder à l'incohérence de mes actions, à mon infidélité par rapport à mes questions, cet ami m'a regardée pour la vérité du besoin que j'avais de comprendre, qui me faisait poser des questions. Donc la première chose que j'ai faite de retour à la bibliothèque a été de lire les textes qu'on devait lire, non pas comme un devoir moral, mais comme une possibilité pour moi de découvrir quelque chose de plus par rapport à mes questions. Je me rends compte que même entre nous nous pouvons nous regarder de manière réductrice, en essayant de convaincre l'autre, ou bien à partir de la vérité des questions que nous avons – parfois négligées, parfois cachées – en nous soutenant dans ce travail. Cela me paraît le seul regard intéressant aussi dans le dialogue politique ; comment pourrais-je regarder quelqu'un qui ne vote pas comme moi, si ce n'est pas à partir de ces questions que nous avons tous et sur lesquelles on peut vraiment dialoguer ? Enfin je me suis trouvée impliquée dans un autre dialogue sur les élections dans lequel beaucoup de personnes soutenaient qu'il était nécessaire de dire publiquement pour qui il fallait voter, pour des raisons que je ne vais pas répéter. Pendant que j'écoutais, moi qui suis ignorante en matière de politique, j'ai perçu quelque chose qui n'allait pas. Si je regarde le chemin que j'ai fait en

ce temps – pas toute seule – pour essayer de comprendre et les questions que je me suis posées par rapport aux élections – mais aussi par rapport à moi-même, à la manière dont je traite mes amis –, je ne peux pas avoir pour seule aspiration que quelqu'un me dise pour qui je dois voter, non pas parce que je suis experte en politique, non pas parce qu'il n'est pas nécessaire de se confronter, non pas parce que chacun doit s'occuper de ses affaires sans prendre en considération la vérité unique à laquelle nous tous aspirons, mais parce que, si cette vérité n'est pas quelque chose qui m'appartient, je ne pourrai pas la vivre réellement ; une vérité qui ne m'appartient pas serait comme un étranger dans ma maison. Sans l'incitation à agir en première personne, je n'aurais pas découvert ces vérités sur moi. Je désire faire ce chemin que toi et le pape vous nous invitez à faire parce que je désire découvrir toujours plus qui je suis.

Si cette vérité ne devient pas mienne, je ne peux vraiment la vivre. Après toutes ces interventions, chacun de nous en ce moment, selon le degré de son implication, de sa réponse aux provocations, aux suggestions que nous nous sommes données, est en train de faire la vérification de la foi. À quoi ça sert de participer à un lieu comme celui-ci ? Pourquoi est-il raisonnable d'être là à cette heure du soir ? Celui-ci est le seul lieu dans lequel, pour le simple fait d'être là, chacun de nous n'arrête pas de chercher, mais il est constamment poussé à prendre au sérieux ses propres questions, à désirer de faire un chemin qui puisse nous rendre toujours plus protagonistes. C'est cela qui documente la vérité du dogme, c'est-à-dire l'autoconscience que l'Église a acquis dans le temps.

Ce travail ne s'arrête pas là. Ce soir nous avons simplement eu une confirmation ultérieure, par rapport à une question extrêmement concrète – les élections –, mais aussi par rapport à la vie dans une école, aux événements aux préoccupations que nous avons, de la convenance humaine de la foi, de sa pertinence face aux exigences de la vie, du fait que la foi nous permet de faire un chemin vraiment humain. Chacun de nous maintenant a une raison plus claire pour adhérer ou pour décider de faire ce qu'il veut, mais il ne pourra pas continuer à dire que les pages de l'École de communauté que nous sommes en train d'étudier sont abstraites, qu'elles n'ont rien à voir avec la vie. En fait, nous avons pu lire ces pages, qui au début paraissaient abstraites, en y découvrant toute la pertinence par rapport à notre vie, et cela dit la nouveauté de ce que nous avons rencontré.

La prochaine École de communauté aura lieu mercredi 21 mars à 21h, pour ceux qui veulent continuer le chemin. Nous continuons le travail sur le texte *Pourquoi l'Église*. Nous reprenons la partie ayant pour titre « La transmissions d'une réalité divine », jusqu'au point sur les sacrements, pages 230 à 241.

L'affiche de Pâques nous dit la raison qui met tout en mouvement en nous.

Je lis la phrase de don Giussani que nous avons choisie pour accompagner le tableau de Burnand qui représente les deux disciples qui courent au tombeau le matin de la Résurrection : « Depuis le jour où Pierre et Jean ont couru au tombeau vide, puis L'ont vu ressuscité et vivant parmi eux, tout peut changer. Depuis ce moment et pour toujours, un homme peut changer, peut vivre, peut revivre. La présence de Jésus de Nazareth est comme la lymphe qui, de l'intérieur – mystérieusement mais assurément – reverdit notre aridité et rend possible l'impossible : ce qui ne nous est pas possible n'est pas impossible à Dieu. Ainsi, une humanité nouvelle à peine ébauchée se rend visible à ceux qui ont les yeux et le cœur sincères, à travers la compagnie de ceux qui Le reconnaissent présent, Dieu-avec-nous. Une humanité à peine ébauchée, nouvelle, comme la nature amère et aride qui reverdit ».

Le livre du mois de mars est *Requiem pour Nagasaki. Biographie de Takashi Nagai, le « Gandhi japonais »* de Paul Glynn, éditions Nouvelle Cité. Il est très intéressant de lire comment ce médecin japonais protagoniste du livre a rencontré la foi. Et voir comment – en ce moment de destruction et de désarroi après la bombe atomique sur Nagasaki – le fait qu'il soit chrétien a été un point de reconstruction et de nouveau départ pour le Japon.

Nous avons pensé à ce livre après avoir vu la photo que le pape a fait imprimer et distribuer, prise par un photographe américain après le bombardement atomique de Nagasaki : un enfant qui attend son tour au crématorium de Nagasaki, pour son petit frère mort attaché dans son dos. L'image est un avertissement contre ce que le pape appelle « la troisième guerre mondiale par morceaux », qui aujourd'hui bouleverse le monde.

À ce propos, je vous rappelle l'invitation du pape à la journée spéciale de prière et de jeûne pour la paix, ce vendredi 23 février.

À fin février sera disponible dans les librairies une nouvelle édition Rizzoli du livre de don Giussani *Realtà e giovinezza. La sfida* (*Réalité et jeunesse. Le défi*). Le livre propose quelques dialogues de don Giussani avec les jeunes et à propos des jeunes. En anticipant une perception aujourd'hui partagée, Giussani s'était rendu compte que le contexte éducatif et social tendait à faire taire les exigences de vérité, de beauté, de justice et de bonheur des jeunes. En vue du Synode des évêques sur « Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel » (qui aura lieu en octobre), le livre peut être utilisé pour des présentations publiques, surtout parce qu'il s'agit d'un thème très présent dans beaucoup de dialogues à l'intérieur de la vie de l'Église et dans la société en général. C'est une occasion, d'abord pour nous, de le lire ou le relire : il contient beaucoup d'idées très actuelles, une contribution que nous pouvons offrir à tout le monde, parce que maintenant il y a une réelle préoccupation, une demande qui peut trouver une réponse comme celle que nous avons rencontrée.

En cette période, en Italie et à l'étranger, est célébrée la Sainte Messe pour l'anniversaire de la mort de don Giussani et de la reconnaissance de la Fraternité. Nous demandons à don Giussani de nous aider à être fidèles, malgré tous nos limites, au chemin qu'il nous a indiqué. Ce que nous avons entendu ce soir, nous ne pourrions pas l'entendre si ce n'est grâce à l'appartenance à ce lieu, engendré par la grâce reçue par don Giussani, à laquelle nous continuons d'être fidèles.

Que le temps de Carême que l'Église nous propose soit une provocation à découvrir ce qui est vraiment essentiel pour la vie.

Veni Sancte Spiritus